

La part de lumière d'un homme de l'ombre

LE MONDE DES LIVRES | 27.08.09 | 14h27

Neufr personnes et trois drapeaux. Ça a été l'enterrement de mon père." Il a suffi de quelques phrases brèves, d'une scène esquissée dans le clair-obscur d'un après-midi de novembre, d'une succession de détails - une étoile noire, une panthère rouge à l'affût sur un drapeau - pour construire cet univers romanesque dense et singulier.

Le narrateur, ce jour-là, enterre un père qui a été résistant, "héros sans lumière" né en 1907, au mois de novembre - d'où son nom de guerre : "Brumaire". De son passé, il avait à peine parlé au narrateur, Marcel, son fils cadet. Aux autres, il disait surtout être un homme "qui était revenu". Il se présentait toujours comme "Pierre Frémaux", jamais comme "Brumaire". A son fils aîné, il avait parlé de son retour, "de son réseau sans honneurs, sans hommages... Les douleurs qui glacent, les bravoures qui ennuient, les désarrois qui agacent aussi. Son retour de camp, c'était cela. Des résistants en trop, des déportés en plus, une humanité barbelée dont on n'a su que faire".

Près de vingt ans plus tard, Marcel, ancien journaliste et biographe de fortune, reçoit une lettre, suite à une annonce qu'il a publiée dans un journal du Nord : il proposait de composer, sous forme de livre, la vie de parents ou d'amis, de remettre en forme les récits épars, de polir la langue, d'ajouter ce qu'il faudra de fantaisie. Et voici soudain entre ses mains, en novembre 2002, la lettre d'une certaine Lupuline, qui demande à ce que Marcel rencontre son père, Tescelin Beuzaboc, grand résistant, afin de rédiger ses Mémoires. Marcel rencontre alors Lupuline, chaussures rouges, regard pâle, pétillante d'admiration amoureuse pour son père. "L'enfance riait en elle malgré ses cheveux gris."

Son père lui avait raconté la guerre à voix basse, le soir avant qu'elle ne s'endorme, comme un scénario de film, criblé d'explosions, d'histoires à rebondissements et d'exploits héroïques. Et désormais, Lupuline rêve qu'il en extraie une oeuvre. Beuzaboc, lui, revêche d'abord, se laisse convaincre : à raison d'une heure par semaine, il accorde des entretiens à Marcel, qui note, observe, imagine ces bataillons de braves, ces convois dynamités, cet Allemand assassiné en plein jour. Et peu à peu, inexorablement, les récits du vieil homme charrient la mémoire de son propre père. En somme, écrit-il, "j'ai laissé partir mon père sans écouter ce qu'il avait à me dire, le combattant qu'il avait été, le résistant, le héros. J'ai tardé à le questionner, à moissonner sa mémoire. Il est mort en inconnu dans son coin de silence. Pour retrouver sa trace, j'ai rencontré Beuzaboc, un vieux soldat de l'ombre, lui aussi. J'ai accepté d'écrire son histoire...".

Mais voici que glisse, à l'envers du récit de Beuzaboc, une ombre. Un précipice, un enfer - celui du soupçon, du mensonge. Beuzaboc mentirait-il ? Alors que Brumaire est mort d'indifférence,

Beuzaboc lui volerait-il allégrement sa vie ? A-t-il, oui ou non, fait partie de cet attentat d'Ascq, ou a-t-il, en réalité, comme tant d'autres, "*détourné les yeux*" ?

"*Légende*" signifie simplement "*ce qui doit être lu*" - comme la transmission d'un imaginaire, la mémoire mystifiante d'un père ou celle d'un passé qui se réécrit sans cesse à la lumière crue du présent.

***La Légende de nos pères*, de Sorj Chalandon, Grasset, 256 p., 17 €.**

Lila Azam Zanganeh

Article paru dans l'édition du 28.08.09